



Théâtre
Antoine
Vitez

Aix-Marseille Université
(fac de lettres) Aix-en-Provence



Les étudiants de master en parcours «Rédacteur professionnel» (ESPE-AMU) ont assisté à la générale de Ballhaus, une création universitaire mise en scène par Carole Errante. Ils vous livrent les exercices de style que cette expérience de spectateurs leur a inspirés. Leur travail a été encadré par Marie-Emmanuelle Pereira, co-responsable du parcours et enseignante

BALLHAUS

Au début, rien. Un bal, une foule, des individualités qui se dérobent.

Puis, des voix qui s'élèvent. Les masques tombent, les visages s'éclairent, les âmes se dessinent, les douleurs affleurent. Et le vrai bal s'esquisse.

Un bal ? Un dédale d'êtres déchirés, perdus, à la recherche du bonheur, plutôt.

Ballhaus : un cri, impérieux et désespéré, d'une jeunesse « joyeusement no future ». Un spectacle universitaire réussi et enivrant.
[Lise Plaire]

Nous sommes la voix, la parole, l'écoute ; la vérité ou le mensonge.

Nous sommes et violents et mièvres, et cyniques et détachés.

Nous sommes « joyeusement no future ».

Nous sommes Ballhaus.

[Morgane Meslin]

**Au début,
il n'y avait rien,
Faussement métaphysicien.
Aime-moi, ça me fait du bien.
[Louise Charnay]**

Rien

J'ai vécu dans un monde auquel je n'ai rien compris
Pourtant tout ce que je voulais c'était du temps
Du temps pour danser et vivre
[Roselyne Martin]

**Un Dalida signé, une
Céline Dion revisitée,
un cabaret dans lequel
la parole des jeunes
est portée.
[Dimitri Iatosti]**

Eh, oh, je suis là, regarde-moi.
J'appartiens au monde. Je
cherche à me faire une place. Je
porte ma parole. Faut-il que je
danse, je chante pour que tu le
voies ? Je le crie. Ici, maintenant, a
lieu la valse des sentiments.
[Dimitri Iatosti]

Dans ce Ballhaus,
désaccordé,
désappointé,
contrepunté dans
la lumière chaude et
tamisée, c'est bien
loin, bien mieux,
bien plus qu'un bal
de débutants et
pourtant...
[Myriam Lequeux]

Que c'est ça ? Pour que c'est faire ? Version moderne de héros romantiques taraudés par les questions fondamentales du « Qui suis-je ? », « Où vais-je ? », « Quoi ? », Ballhaus nous invite à vivre au plus près de nos pulsions, de nos attentes, de nos désirs. Vivre ? Mais quoi ? Mais pour quoi ? Cette œuvre pose la question de l'individu face au monde, de la quête de son identité sociale et intime.
[Florian Olivier]

Le spectacle est perçu comme un labyrinthe physique, une attraction de fête foraine, les acteurs comme un chœur personnifié en une sorte de Monsieur Loyal, à la fois fou et lucide.

Labyrinthe Ballhaus

BIENVENUE ! SOYEZ LES BIENVENUS ! OUI MADAME ! OUI, OUI, C'EST À VOUS QUE JE PARLE ! ET VOUS AUSSI MONSIEUR ! NON, NE VOUS RETOURNEZ PAS... Ah... Si je vous dis non, c'est que cela ne sert à rien... Pourquoi personne ne me croit jamais ? Est-ce que vous m'entendez ? Eh ? Eh oh ? Vous m'entendez ? C'est bon ? Vous me croyez ? Oui, la porte s'est refermée derrière vous. Non, ne paniquez pas ! Bienvenue dans le labyrinthe Ballhaus ! Non, ne paniquez pas ! Oui, vous n'allez pas faire le trajet seul. Oui, on sera là. On va vous aider, promis. On ne vous donnera peut-être pas la main, mais vous pourrez nous suivre des oreilles et des yeux. C'est tout bon ? Allez, c'est parti pour la première attraction du labyrinthe... Et...

MUSIQUE ! (« *Sous le vent* » commence...)

(COUPLET 1 :)

Au début il n'y avait rien, rien de rien,
C'est vrai
Ici, on préfère le chaos aux liens
Vous savez.

Puis j'apparais et te fais rire
Je le discerne
Car je suis hybride, car je suis queer
Héros raté/moderne
Et...

(REFRAIN :)

Génération perdue des 25-35
Nous sommes superficiels
Nous sommes médiocres, moyens...

Nous sommes aussi métaphysiques
Nous sommes au-delà du moi...
C'est notre quelque chose de magique...

Ballhaus...

(COUPLET 2 :)

Maintenant, là, regarde-moi,
Allez !
Je ne te laisse pas le choix,
Tu dois m'aimer !

Tu creuses mes blessures, me salis
Stop
Non, continue, il faut que je sois détruit
Allez plus fort,
Aaah !

(REFRAIN :)
Génération perdue des 25-35
Nous sommes superficiels
Nous sommes médiocres, moyens...

Nous sommes aussi métaphysiques
Nous sommes au-delà du moi...
C'est notre quelque'chose de magique...

Ballhaus...

PONT :
Et là tu crois que c'est fini ?
Jamais ! (Ballhaus...)
C'est juste une pause, un répit !
Après ? Les dangers.

REFRAIN :
Génération perdue des 25-35
Nous sommes superficiels
Nous sommes médiocres, moyens... (Nous sommes médiocres, moyens...)

Nous sommes aussi métaphysiques
Nous sommes au-delà du moi...
C'est notre quelque'chose de magique... (C'est notre quelque'chose de magique...)

Génération perdue des 25-35
Nous sommes superficiels
Nous sommes médiocres, moyens... (Nous sommes médiocres, moyens...)

Nous sommes aussi métaphysiques
Nous sommes au-delà du moi...

C'est notre quelque chose de magique... (C'est notre quelque chose de magique...)

Ballhaus...

Ballhaus...

PAS MAL, NON ?

Bon, cette fois, vous avez compris ? Vous avez compris, non ? Vous ne voyez pas ce qu'il y avait à comprendre ? Vraiment ?

Arrêtez, s'il vous plait.

Arrêter quoi ? Voyons, pour commencer...

Arrêtez de vouloir être quelqu'un d'autre, arrêtez de vouloir vous aimer plus, arrêtez de vouloir vous rejeter moins, arrêtez de vouloir tout détruire, arrêtez de faire des autres votre reflet, arrêtez de tenter de tout acheter, tout ingurgiter, tout brûler en vous.

Et puis arrêtez de vouloir être moderne. Qu'est-ce que cela veut dire, déjà, hein, être moderne ?

Le bonheur, ce n'est pas des placards pleins, une vie de flambe, une vie de baise.

Quoi donc alors ?

Vous ne voyez pas qu'il manque quelque chose ? Vous ne voyez pas ce qui manque au bonheur ?

L'être aimé, non ? Vous ne croyez pas ?

L'autre, avec ses cicatrices et sa détente, avec sa tendresse et sa violence.

Unique, différent, beau.

[Lise PLAIRE]

Les comédiens résument leur vie.

Ballhaus
Ou le désenchantement.

Au début, il n'y avait rien
Seulement l'envie d'exister
Si peu de choses à accomplir.

Faussement métaphysicien
Aucune envie de me faire chier
Toujours agir sans réfléchir.

Aime-moi, ça me fait du bien
Ma sexualité libérée
A la recherche de mon plaisir.

[Louise CHARNAY]

Autour d'une piste de danse d'une salle de bal, Ballhaus, le mouvement, le tempo, les corps et les mots pour exprimer tout ce qu'une jeunesse peut projeter dans la vie, avec plus ou moins de douleurs et de bonheur. Le texte joue sur cette idée de bal des débutants, débutants dans la vie, débutants sur la scène et pourtant...

Au Bal des débutant(e)s...

Que ça commence. Silence assumé. Dé-roulé, dé-tendu, dé-tourné. Pour ceux qui... s'affairent, c'est p't-être plus leur affaire ! Tempo pour une belle à faire, de jeunesse ! Celle qui tergi-verse, tempo-rise, risque tout, jusqu'au bout.

Et c'est bien ce tempo, tant bien que mal, qu'il... leur faut, car la jeunesse à ne pas se perdre souvent préfère se griser !

Que s'attisent leurs bouches emplies de mots, cris, rires, rages, peurs, prières, délires. De surabondance en errance. Et sinon ? Rien. Plein de riens très intelligents.

Car *ce n'est rien, non rien de rien* ? Rien, 2, rien encore 3, 4, ... rien seulement 5, 6, la piste intimement, 7, 8, vide à présent, emplie maintenant de lents demains. Cette jeune vie, à créer, à rejeter, à contrecarrer. Qui n'en a rien à carrer, à déflorer, à démythifier. Pour un pas de deux, dansez, chantez ? Une valse à mille temps, c'est trop long, c'est trop lent.

Que ça commence. Que se balancent, que se déhanchent les corps, les faces, les bras, les chairs, posés en gravure, sans souillures, comme un rempart, tout autour du monde—piste.

Salle de Bal à claques ? Ça claque, ça craque. Sens et contresens ! La cadence, la cash-dance, la démesure ; elles courent après, ces jeunesses, égarées, sur la piste, dans ce vide, à deux balles, et là, Ettore Scola.

Ettore, es-tu là ? Ton bal ? Le bal ? Celui du temps qui passe ? Aujourd'hui, comme hier, en trompe-l'œil, voici le déni à deux, à trois, à dix, à vingt ou à mille, de l'abandon, de la négligence, de l'ignorance, de l'impudence.

Dans ce ballhaus désaccordé, désappointé, contrepoinché dans la lumière chaude et tamisée, des princes, et des princesses, en nombre et sans ombrelles, règneront sur la piste comme des artistes. Sincèrement.

[Myriam LEQUEUX]

Qu'est-ce qui peut bien manquer au bonheur,
Quand on constate la fuite de tout ?
Enfin, quelle est cette douleur surtout ?
Un blanc ? ... Un temps mort ? Ou un vide au cœur ?

Qu'est-ce qui peut bien manquer au bonheur,
Quand on n'est plus en quête de rien ?
Génération née d'un siècle vaurien,
Sans liberté vraie, sans aucun honneur.

Qu'est-ce qui peut bien manquer au bonheur,
Quand même la musique bouffonne
D'une sonnerie de téléphone,
Cultive en nous la bonne humeur ?

Qu'est-ce qui peut bien manquer au bonheur,
Quand ni la foule d'un jour de soldes,
Ni le bruit, ni même la Carte Gold,
Ne nous arrête, pauvres flambeurs ?

Qu'est-ce qui peut bien manquer au bonheur,
Quand même la pire des migraines,
« Littérature contemporaine »,
Devient supportable à nos mœurs ?

Qu'est-ce qui peut bien manquer au bonheur ?!
Vivre sans et n'en point dépérir !
Si ce n'est un être à aimer et chérir,
Avec qui partager, sa vie, son cœur.

[Florian OLIVIERI]

Spiderman assiste à une représentation de Ballhaus où un comédien porte son costume. A la suite du spectacle, Spiderman fait part du lien qui l'unit à son costume.

Spiderman et son costume

« Je travaille dans le cinéma, je suis acteur. J'ai d'abord fait de la philo à la fac de New York. Pour payer mes études, j'étais ouvrier à Broadway, pas loin du studio de danse dans lequel je prenais des cours. Un jour, le théâtre dans lequel je travaillais devait remplacer un figurant. J'y suis allé. Ce rôle de serveur de milkshake a changé ma vie. J'ai eu mon diplôme et je suis parti à Los Angeles, où je suis devenu réellement serveur de milkshake en attendant le rôle qui allait changer ma carrière.

La nuit, j'étais Spiderman, l'homme araignée. J'étais un super héros, un vrai, celui qui devait sauver la veuve et l'orphelin, qui arrêtait les voleurs, les méchants qui attaquaient la ville. Je faisais fantasmer les femmes.

Je menais une double vie. Je devais jongler entre plusieurs rôles, jusqu'à ce qu'un jour je ne sache plus qui j'étais vraiment.

C'est à ce moment-là qu'une loi a obligé les superhéros à réintégrer la société.

J'ai arrêté d'être un justicier et j'ai abandonné mon costume. Je suis allé au dernier étage d'un building et je l'ai laissé virevolter. Un homme m'attendait au bas de l'immeuble. Il avait vu toute la scène. Il s'appelait Thomas Richardson, un producteur réputé à Hollywood.

Voici comment je me suis retrouvé à jouer ma double vie. Les films dans lesquels je jouais étaient des blockbusters qui généraient plusieurs centaines de millions de dollars de recettes !

J'étais lassé après avoir tourné cinq Spiderman. Mon personnage ne reflétait plus vraiment ma double personnalité. J'ai laissé la place à un acteur plus jeune sans savoir qu'il allait copier ma vie passée.

Je suis parti vivre à Paris quelque temps. Je ressentais le manque de mon costume, qui me permettait d'être celui que je suis vraiment.

Je trainais dans les bars, j'écrivais, j'allais à des spectacles de danse. Je faisais le point sur ma vie. Un jour, Bradley Cooper vient me rendre visite et me raconte que pendant sa jeunesse, il a fait un séjour Erasmus à Aix en Provence. Alors j'y suis allé.

Tu sais, les liens entre un superhéros et son costume ne se défont jamais. A Aix-en-Provence, je ressentais un champ de force. Je savais que j'allais bientôt le retrouver. Je suis rentré dans un grand théâtre du centre-ville et je tombe sur une affiche qu'un courant d'air fait venir sur moi. Celle d'un cabaret, chanté et dansé, joué par des jeunes qui veulent rentrer dans le métier. Les souvenirs sont remontés à la surface.

Je repensais à mon grand-père Joseph qui avait l'habitude d'aller dans les « Kabarett », ces cabarets allemands des années 30. Sur scène, on pouvait voir des numéros satiriques. Dans ces lieux-là, on chantait, on dansait, on admirait, on séduisait. Mon grand-père, qui était étudiant en philo, était plein de rêves. Il admirait Karl Valentin, un humoriste qui faisait rire tout en parlant de politique et des maux de la société. Le spectateur pouvait sentir le pouls de la situation politique.

Joseph a vite compris qu'il était temps pour lui de partir. Il est allé à Paris, qui était pour lui la ville de la Belle Epoque et des Années Folles, avec la magnifique Joséphine Baker comme égérie. Et encore une fois, mon grand-père a dû partir, parce que les nazis se rapprochaient. Direction l'Amérique, comme beaucoup d'artistes et d'intellectuels européens. C'est pour ça que les Etats Unis, après la guerre, étaient un des plus grands viviers d'artistes du monde, dans le domaine de l'art, du cinéma, de la musique ...

Quand je regardais le spectacle, j'étais ébloui par la parole des jeunes, parole qui m'inspirait quand j'étais étudiant, et qui continue de me faire réfléchir. C'était la parole d'une génération sur des maux de la société et qui interrogeait des codes de la séduction, du lien social : comment se sentir heureux aujourd'hui ...

Comment se faire aimer ? Comment faire sa place dans notre monde ?

Mon costume me permettait d'être aimé, alors que le jour, j'essayais d'être aimé.

Je repensais à ce costume, quand, à un moment, un jeune homme enlève sa chemise et son pantalon. Il le portait.

Le costume dans lequel j'étais un superhéros, a fait de lui un héros du quotidien.

Il portait la parole de ces héros ordinaires, ceux qui ouvrent le rideau rouge du monde. »

[Dimitri IATOSTI]

« Qu'est-ce qui manque au bonheur ? », entend-on sur scène. Mais, d'abord, qu'est-ce donc, que le « bonheur » ? Pour tenter de répondre à cette question, ce texte – un dialogue introspectif – livre l'errance réflexive d'un être, depuis le chaos jusqu'à la lumière.

« C'est quoi, le bonheur ? »

– J'ai cru que...

– Cru que quoi ? que le bonheur, c'est éternel ? qu'il apparaît là, d'un coup, pour on ne sait quelle raison, et qu'il y reste, peïnard, le bonheur, comme attendant son heure, ton heure ? qu'il brille, soleil d'hiver, puis s'éteint ; qu'il s'éteint, à petit feu, et puis part, bien joliment, là, comme ça ?

Bien. Je vais te confier un secret. Je te dis : le bonheur, le jour où tu crois l'avoir, songe qu'il n'est déjà plus là, qu'il est arrivé dans une halte et s'est dérobé dans une autre. Parce que c'est ça, la vie, tu sais : le vertige, constant. Permanent. C'est ça, la vie : la perte.

– Alors, je ne veux pas vivre. Je ne voudrais n'avoir jamais vécu, si ce n'est que pour ça.

– Alors, tu veux mourir ?

– Je ne veux pas mourir. Je ne veux pas mourir, mais je ne vivrai peut-être pas jusqu'à la fin. Attends, attends. Je me demande, je me demande : est-ce que je suis né ? n'ai-je jamais ouvert les yeux ? ne me suis-je jamais éveillé ?

– Eh... S'éveiller. S'éveiller, c'est quoi ? c'est quoi, pour toi ? braquer ton regard sur le monde, pour la première fois ? ou c'est ton premier souvenir ? ta première peur ? ton premier amour, celui qu'on n'oublie pas, que le hasard fait tomber là sans qu'on ne sache ni pourquoi ni comment, mais qui ne nous quitte plus, ensuite, jamais ? Jamais.

Alors, qu'est-ce que c'est, s'éveiller ? Je te dis : c'est comprendre que le bonheur n'existe pas et que plus tu l'appelleras et plus son absence te coûtera. Tu cracheras des tirades dépressives à longueur de journée, tu te demanderas « pourquoi, pourquoi moi ? D'autres l'ont, alors pourquoi pas moi ? pourquoi eux ? mais qu'est-ce qu'ils ont de différent, eux, hein ? ». Tu vas geindre, toute ta vie tu vas geindre. Geindre, geindre : « il est où le bonheur, hein, il est où ? ». Et puis bon. Bon. Comment tu définis ça, toi, le « bonheur ». Le bonheur, c'est quoi, pour toi ?

– C'est...

– C'est une idée ça, le bonheur, et les idées, c'est beau, mais ça ne vit pas. C'est de la théorie ; on ne vit pas « en théorie », t'as déjà entendu ça, non ? « En théorie ». On ne vit pas en théorie, parce qu'en théorie on ne comprend que la moitié des choses, donc on ne comprend rien. En pratique, en pratique – voilà – il faut tout tenter. Il faut tout faire, refaire, risquer, se jeter. Profiter des « instants ». Ces instants... c'est ça.

– « Ça » quoi ?

– C'est « ça ».

– « Ça » quoi ?

– C'est « ça ». Je te dis : le bonheur, à la bonne-heure, à une seule heure, une minute ou une brève seconde. Deux à tout casser. Un court instant, un petit instant, un fugitif, qui s'accompagne d'autres instants, avec le temps. Tous ces instants, tous ces évadés... Voilà.

Le bonheur, c'est un instant. Ce n'est que ça. Un instant. Une microseconde, même, peut-être. Sûrement.

Je te dis : on n'est pas heureux toute sa vie, tu vois. On n'est pas heureux toute sa vie, mais au bout du compte, on a parfois assez d'instant pour le croire.

[Morgane MESLIN]

C'est le rien du début qui englobe toute la réflexion. C'est d'un rien que tout naît. Et c'est le rien qui restera à la fin.

Rien

Rien

Je suis jeune

Je ne sais pas, je ne sais rien

Tout ce qui m'entoure m'est étranger

Rien

J'ai été jeune

Je ne sais plus, je ne savais rien

Tout ce qui m'entourait n'est plus

Rien

Une conversation, un mouvement

Une opposition, un sentiment

Tout part de rien

Rien

Une rencontre, une collision

Une fuite, une rébellion

Tout part de rien

Rien

Je vis dans un monde vide

Un monde auquel je ne comprends rien

Rien

J'ai vécu dans un monde auquel je n'ai rien compris

Pourtant tout ce que je voulais c'était du temps

Du temps pour danser et vivre

J'ai été gavée de mots, d'images, d'idées

Assommée par les programmes de la télé

Pour vivre loin de la réalité, sans comprendre

Et trouver le bonheur sans attendre

[Roselyne MARTIN]